

c'est-à-dire que, s'il en est qui s'y soient engagés pour leur malheur irrémédiable, aucun n'est revenu pour nous raconter ses impressions. Tout ce qu'on rapporte à ce sujet appartient plutôt aux régions plus élevées et moins funestes qui bordent cette abîme insondable et à jamais inexploré.

Les dangers que présentent ces lieux viennent des conditions atmosphériques plutôt que du manque d'eau, car si le manque d'eau, dans un désert, peut être fatal, on peut y pallier par l'approvisionnement; et même il paraît certain qu'on peut en obtenir sur presque toute l'étendue de la vallée en creusant à une faible profondeur. Mais l'eau, même en abondance, ne serait ici que de bien peu d'utilité, et cela pour deux causes: la chaleur excessive et la sécheresse intense de l'atmosphère qui y règnent. La chaleur est assez modérée pendant deux ou trois mois de l'hiver, pour permettre de séjourner sans trop de danger sur les bords de la vallée. Mais bientôt cette fraîcheur relative disparaît et il ne reste plus qu'une fournaise ardente. En avril, la moyenne température (pour le jour et la nuit) s'élève de 90° à 95° Fahr.; en mai, elle arrive de 95° à 100°, et un peu plus tard, elle atteint un minimum de 120° à 125°, dans les endroits les plus frais que l'on puisse trouver.

Dans de telles conditions de température, avec une atmosphère humide, on serait exposé à étouffer en peu de temps, mais s'il existait un degré de sécheresse modérée, moyennant un approvisionnement suffisant d'eau, on pourrait encore supporter la chaleur jusqu'à un certain point. C'est ici que nous nous trouvons en face du danger insurmontable: la sécheresse intense, absolue de l'atmosphère. Cette sécheresse est si grande que, le plus souvent, elle devient fatale en dépit de toutes les précautions dont on puisse s'entourer. Le voyageur auquel j'emprunte ces détails n'a jamais osé se

risquer dans le Puits d'Enfer, ou même trop près de ses bords, mais son expérience lui permet de donner pleine créance à cette croyance, qui pourrait paraître paradoxale, qu'on a constaté des cas de mort de soif arrivés en ces lieux épouvantables, "quand les victimes avaient à leur portée une ample provision d'eau: elles n'avaient pu boire assez rapidement pour combattre le pouvoir desséchant de l'atmosphère qui les dévorait." Et, lui-même, il constate qu'il s'est trouvé dans une circonstance presque aussi critique, et que pour peu que la situation dans laquelle il s'est trouvé se fût prolongée, il est fort à croire qu'il n'eût pu nous raconter ses impressions de voyage.

Les oiseaux qui essaient de traverser la vallée tombent comme foudroyés. Un voyageur qui a visité ce pays en 1882, rapporte qu'il a ramassé, à un mille seulement de l'eau, deux petits oiseaux dont le corps était encore chaud, ce qui prouve que leur mort était récente. Il n'est pas rare de rencontrer sur ces champs désolés des groupes d'ossements d'hommes et d'animaux qui les accompagnaient dans leur fatale pérégrination; on les a trouvés à quelque distance de l'eau, et même, en certains cas, ils avaient succombé étant encore abondamment pourvus d'eau et de nourriture, ce qui montre que le climat seul était la cause de leur mort, et quelle terrible agonie ils avaient dû endurer.

Mais s'il en est ainsi dans les parties encore accessibles de la vallée de la Mort, à des hauteurs de 1,200 à 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, quelles horreurs ne cache pas le centre de ces régions épouvantables dont le fond descend jusqu'à 160 pieds au-dessous du niveau de l'Océan.

Il n'existe probablement aucun endroit sur la terre, qui, à une aussi grande distance de l'Océan (300 milles), présente une dépression aussi considérable.